

NOURRITURE ET IDENTITÉ JUIVE DANS *LAS GENEALOGÍAS* DE MARGO GLANTZ

Nicolas Balutet

FOOD AND JEWISH IDENTITY IN MARGO GLANTZ' *LAS GENEALOGÍAS*

Abstract: Since the 70s and the necessary emergence of feminist movements in the public sphere, we often think that food is a form of subjugation of women. At first glance, this is the idea that emerges from *Las genealogías* (1981), autobiography by Mexican writer Margo Glantz (1930–) that tells the story of Jewish immigrants from Ukraine. In its effort to decipher its Judeo-Mexican identity, the author relies almost exclusively on his father and his literary activities while his mother is relegated to the kitchen. This article seeks to demonstrate, however, that the text does not discredit Lucia Glantz. The food facilitates the emergence of memories and strengthens the links between past and present. If *Las genealogías* more highlights the figure of the father, this work seems to indicate that food, as well as books, helps to the acquisition of knowledge, which is not surprising if we remember that knowledge and taste have the same etymology.

Keywords: identity; Judaism; food; memory; Mexico.

Résumé : Depuis la fin des années 70 et la nécessaire émergence des mouvements féministes dans la sphère publique, la nourriture est souvent perçue comme une forme d'assujettissement de la femme. C'est l'idée qui se dégage à première vue de *Las genealogías* (1981), autobiographie de l'écrivaine mexicaine Margo Glantz (1930–) qui raconte la vie d'immigrés juifs provenant d'Ukraine. Dans sa quête pour déchiffrer son identité judéo-mexicaine, l'auteure utilise presque exclusivement le témoignage paternel et ses activités littéraires pendant que la mère est reléguée en cuisine. Cet article entend montrer cependant que Lucia Glantz n'est pas dévalorisée. La nourriture qu'elle prépare facilite l'émergence des souvenirs et resserre les liens entre passé et présent. Si *Las genealogías* insiste davantage sur la figure du père, cette œuvre semble signaler également que les aliments, tout comme les livres, sont sources de connaissances, ce qui n'est guère surprenant lorsqu'on rappelle que « savoir » et « saveur » ont la même étymologie.

Mots clés : Identité ; judaïsme ; nourriture ; mémoire ; Mexique.

I

La communauté juive est réputée pour son sens de l'humour (Stora-Sandor 1984 : 37). Plusieurs ouvrages y ont d'ailleurs été consacré (Klatzmann 1998 ; Ouakin et Rotnemer 1995 ; Rabinovitch 2009). Il s'agit d'un humour d'autodéfense qui décrit le monde juif en s'appuyant sur les stéréotypes qui lui sont fréquemment accolés (l'argent, le goût du commerce, l'importance de la religion et les relations entre les différents cultes, l'anxiété, les attentions excessives et la fierté exacerbée de la mère juive pour ses enfants, etc.). Sur cette dernière, permettez-moi de rappeler une petite devinette fort connue :

- Quelle est la différence entre une mère goy (c'est-à-dire non juive) et une mère juive dans la façon de faire manger son enfant ?
- La mère goy dit « Mange ou je *te* tue ».
- La mère juive dit « Mange ou je *me* tue ».

Ce chantage affectif, lié à la nourriture, fait partie des nombreux clichés selon lesquels une mère juive trouve toujours que ses enfants sont malingres car ils ne mangent pas assez. C'est donc tout naturellement qu'on le retrouve sous la plume de l'écrivaine et universitaire mexicaine Margo Glantz (1930-) dans *Las genealogías* (1981), une autobiographie familiale retraçant la vie des parents de l'auteure, Juifs ukrainiens immigrés au Mexique dans les années 20 :

Pero Margo, ¿por qué no comes? No has comido nada. (Nada, sólo ternera fría, pecho de res, *kasha*, tallarines, puré de papa, ensalada de frutas, pasteles, *strudls* y luego, más tarde, té con otros *strudls*. A mamá le parece que estoy muy delgada). (Glantz 2006 : 72)

Dans la communauté juive traditionnelle, la figure de la mère est constamment associée à la nourriture. Or, depuis les années 70 et la nécessaire émergence des mouvements féministes sur la scène publique, on a tendance à associer la cuisine à une forme d'assujettissement de la femme, confinée qu'elle est dans cet espace souvent fermé, sans autre forme de perspective sociale et personnelle que celle de s'occuper du bien-être de son mari et de ses enfants. De prime abord, c'est le sentiment qui se dégage de *Las genealogías*, Prix Magda Donato 1982 récompensant un livre humaniste et universel, première autobiographie d'une écrivaine judéo-mexicaine (Cortina 2000 : 41) qui a libéré la parole juive et permis l'émergence d'une littérature s'interrogeant sur cette identité hybride avec des écrivaines comme Sabina Berman (1954-) ou Myriam Moscona (1955-) (Iglér 2008 : 102 ; Nouhaud 2005 : 160 ; Bach 2003 : 46 ; Masterson 2008 : 150). La mère de l'auteure, Lucia, semble en effet faire partie de ces femmes qui ont dû abandonner leurs ambitions personnelles pour se consacrer entièrement à leurs proches. Ainsi, Lucia Glantz a été contrainte, au Mexique, de mettre de côté ses diplômes d'infirmière obtenus en Ukraine, ce qu'elle regretta amèrement (Glantz 2006 : 87), pour se consacrer à ce qui, dans la tradition juive – et dans de nombreuses autres traditions d'ailleurs –, est le rôle de la femme : s'occuper de sa famille et de son foyer (Cortina 2000 : 39). Lucia Glantz est ainsi toujours décrite en train de cuisiner, de se charger des aspects pratiques et quotidiens de la maison ou du Carmel (référence au mont israélien), un restaurant de cuisine juive, principalement ashkénaze, tandis que son époux, Jacobo, se consacre oisivement à la poésie.

Dans sa quête visant à déchiffrer son identité judéo-mexicaine, Margo Glantz s'appuie d'ailleurs presque exclusivement sur le père et ses activités littéraires tandis que la mère est toujours reléguée derrière des fourneaux. Ce travail entend montrer, cependant, que Lucia Glantz n'est pas pour autant déconsidérée mais qu'elle occupe, au contraire, un rôle tout aussi important dans l'entreprise de la fille. Nous aborderons, tout d'abord, la question de l'identité judéo-mexicaine, qui constitue le fondement de *Las genealogías*, avant de comparer la représentation des deux figures parentales.

II

Dans *Las genealogías*, Margo Glantz annonce : « parezco judía y no lo parezco y por eso escribo –ésta– mis genealogías » (Glantz 2006 : 19). Cette interrogation peut surprendre dans la mesure où, traditionnellement – que ce soit la Halakha, l'institution juive regroupant les lois, sentences et prescriptions religieuses, ou les débats menés au parlement

israélien en février 1970, est reconnu comme juif/ve celui ou celle qui est né/e d'une mère juive – c'est le cas de l'auteure –, qu'il/elle soit croyant/e ou pas, ou bien une personne qui s'est convertie au judaïsme. La nationalité n'interfère pas, par ailleurs, dans la judaïté (Masterson 2008 : 150). L'ouvrage semble, cependant, démontrer qu'il existe une différence entre théorie et pratique, entre ce que stipulent les textes sacrés et la perception individuelle de l'identité.

Dès le prologue, Margo Glantz évoque une enfance non religieuse car sa mère ne respectait pas les lois alimentaires juives qui prescrivent, entre autres choses, de séparer la viande du lait : « no tengo una infancia religiosa. Mi madre no separaba los platos y las ollas, no hacía una tajante división entre los recipientes que podían albergar carne y aquellos que se llenaban con los productos de la leche » (Glantz 2006 : 17). En visite à Mexico, la belle-mère de Lucia Glantz ne resta d'ailleurs pas longtemps dans la maison de son fils car, selon elle, la nourriture y était impure :

En casa de mi padre se comía todo lo que comían los campesinos rusos, separando cuidadosamente (eso sí) la carne de la leche; por eso mi padre asegura que los niños judíos de teta no son judíos *kosher*, pues mezclan sabiamente las dos cosas. Esa forma de comer, absolutamente religiosa, obligó a mi abuela, cuando vino a México, a no permanecer en casa de mis padres porque la comida era *treif* (impura). (Glantz 2006 : 29)

L'auteure semble éloignée du Judaïsme : elle ne parle ni hébreu ni yiddish (« yo no entiendo yidish, apenas el coloquial », Glantz 2006 : 162), n'a jamais étudié le Talmud (« no estudié ni el hebreo ni la Biblia ni el Talmud », Glantz 2006 : 15 ; « los mandamientos, el Levítico, y el Talmud y las ordenanzas de esas fiestas y celebraciones que me son, muchas veces, ajenas », Glantz 2006 : 17), ne sait pas préparer les plats juifs contrairement à ses sœurs (« prepara diariamente alguno de los platillos típicos que todas mis hermanas saben hacer, excepto yo », Glantz 2006 : 132), et s'est mariée à un non-juif (« preferíairme de pinta con el goi », Glantz 2006 : 19 ; « Experiencia que yo no he compartido con ella porque contraje matrimonio(s) fuera de la especie », Glantz 2006 : 35 ; « Mis padres sufrieron mucho cuando me casé con un goi, pero se consolaron cuando supieron que por obra y gracia de la providencia mi marido era circunciso antes de su nacimiento y que algo le tocaba del Mesías », Glantz 2006 : 176).

Par ailleurs, les fêtes catholiques ont toujours fasciné Margo Glantz, dès son enfance (Rodríguez Marcos 2006 : 3), ce qui explique la facilité avec laquelle des voisines prosélytes parvinrent à la convertir, elle et ses sœurs, jusqu'à ce que leur mère ne découvre un scapulaire dans leurs affaires (Glantz 2006 : 193–196). Enfin, contrairement aux autres membres de sa famille, blonds aux yeux clairs (Glantz 2006 : 182), Margo Glantz est brune aux yeux noirs comme certains personnages des fresques du peintre mexicain José Clemente Orozco (« a veces cuando me miro al espejo me doy cuenta de que así, ojerosa y pintada, soy el vivo retrato de algunas de las inmisericordes que dejó por el muro el magnífico manco », Glantz 2006 : 157). Ce sont autant d'éléments qui développèrent en elle le sentiment d'être une étrangère au sein de sa propre famille, un « niño expósito » (Glantz 2006 : 204). Margo Glantz est née au Mexique, c'est-à-dire dans un pays majoritairement catholique, elle y a grandi et étudié et se sent donc totalement mexicaine : « tenía conciencia de la vida judía pero me sentía muy arraigada a México [...] De toda la familia fui la que más me asimilé al medio mexicano » (Rodríguez Marcos 2006 : 3). Cependant, elle a également l'impression de se trouver « entre dos mundos » (Rodríguez Marcos 2006 : 3) et évoque ses « contradicciones, por aquello del alma rusa encimada al

alma mexicana » (Glantz 2006 : 24). C'est cet « entre-deux » qui l'a poussé à écrire *Las genealogías*.

Dès les premières lignes, cette hybridité identitaire transparaît dans le choix des verbes évoquant le thème de la naissance qui ouvrent deux coordonnées spatio-temporelles : « desciendo » et « nací » :

Todos, seamos nobles o no, tenemos nuestras genealogías. Yo desciendo del Génesis, no por soberbia sino por necesidad. Mis padres nacieron en una Ucrania judía, muy diferente a la de ahora y mucho más diferente aún del México en que nací, este México, Distrito Federal, donde tuve la suerte de ver la vida entre los gritos de los marchantes de La Merced, esos marchantes a quienes mi madre miraba asombrada (Glantz 2006 : 15)

Le premier verbe renvoie au temps biblique, c'est-à-dire aux origines juives de la famille Glantz mais également à la lointaine Ukraine, lieu de naissance des parents de l'auteure, tandis que le second verbe fait directement allusion à la vie de Margo Glantz et au Mexique dans lequel elle est née. Margo Glantz a compris que c'est en fouillant dans le passé de ses parents qu'elle peut accéder à une meilleure connaissance d'elle-même (Aracil Varón 2003 : 8 ; García Pinto 1991 : 119 ; Ortega 1985 : 6). Loin de se contenter de sa mémoire personnelle, isolée et parcellaire, elle fait appel à la mémoire collective qui, selon le philosophe et sociologue Maurice Halbwachs, garantit une meilleure appréhension des événements passés. En cela, l'écrivaine s'inscrit dans la tradition juive qui ordonne à chacun de se souvenir, de préserver la mémoire :

la Bible hébraïque semble commander sans hésitation à la mémoire. Ses injonctions à se souvenir ne souffrent aucune exception, et même lorsqu'elle n'est pas requise, la mémoire demeure toujours ce dont tout dépend. Le verbe *zakhar* dans ses diverses déclinaisons apparaît dans la Bible pas moins de cent soixante-neuf fois ; généralement il a Israël ou Dieu pour sujet, car la mémoire leur incombe à l'un et à l'autre. Le verbe se complète de son antonyme, oublier. Israël reçoit l'ordre de se souvenir, de même l'adjure-t-on de ne pas oublier. Ces deux impératifs n'ont cessé de résonner chez les Juifs depuis les temps bibliques. (Yerushami 1984 : 21/25)

Ce devoir de mémoire, de transmission du passé à la génération suivante est encore plus prégnant au sein des communautés discriminées comme le rappelle Guadalupe Pérez-Anzaldo (2009 : 104-105) : « para los judíos, quienes se han esparcido por diferentes espacios geográficos, la memoria ha sido un punto de enlace que los ha fortalecido, unido y salvaguardado a través de los siglos, y es por esta razón que puede afirmarse que dicho concepto forma parte fundamental de su identidad ».

III

Comme nous l'évoquions plus tôt, tout dans cette autobiographie semble tourner autour du père. Dans *Las genealogías*, Margo Glantz, reconnaissant qu'elle « h[a] seguido como Telémaco las de Ulises, las huellas de [su] padre » (Glantz 2006 : 163), part, en effet, du discours du père car il s'agit d'un intellectuel lié à de nombreux autres écrivains et artistes et que, ce faisant, Jacobo ne manque pas d'anecdotes fascinantes pour quelqu'un comme l'auteure qui aime tant la littérature :

Bueno, yo tengo una relación muy especial con mi padre, porque era poeta, y empecé a leer mucho por él, no porque se preocupara porque yo leyera, sino porque tenía muchos libros, porque yo era muy tímida, entonces el tener libros a la mano y ser tímida era como una relación perfecta, ¿no? No veía mucho a la gente, leía. Y él estaba muy cercano a mí porque me interesaba la literatura. (Pfeiffer 1992 : 107)

De fait, le lecteur de *Las genealogías* se voit emporté dans un tourbillon de références à des écrivains, des artistes, des intellectuels, etc., qui donnent à l'œuvre un caractère « lego-biográfico », pour reprendre l'expression d'Irma Velez (2000 : 68), c'est-à-dire propre au « discurso de un sujeto lector, de un lego, (aceptando la traducción latina de lego como yo leo), que retrata su vida, su bio, a partir de una selección determinada de lecturas impactantes ».

L'hypertrophie de la présence paternelle se manifeste également à travers les nombreuses photos qui jalonnent le texte et viennent renforcer l'« effet de réel » cher à Roland Barthes pour qui la photographie, contrairement aux films par exemple et avant l'époque de Photoshop, garantit la véracité des faits narrés. L'édition définitive (2006) propose ainsi vingt-six photos de famille auxquelles s'ajoute la *Portada del libro de Chagall* (Glantz 2006 : 144). Or, les photos les plus nombreuses sont celles renvoyant au père de Margo Glantz. Jacobo est présent en effet sur la moitié des images : quatorze fois dont huit fois avec une autre personne et six fois seul, dix fois si l'on compte les quatre Jacobos de la photo *Narcisismo o melancolía* (Glantz 2006 : 115) sur laquelle il apparaît réfracté aux quatre coins d'une table. Il y a beaucoup de narcissisme, en effet, chez Jacobo Glantz qui adore se faire prendre en photo ou servir de modèle pour des peintres. Il se dit d'ailleurs, non sans humour, « muy fotohigiénico » (Glantz 2006 : 118). Margo Glantz évoque « cerca de ciento treinta cuadros de [su] padre, excluyendo los miles de autorretratos que se hace » (Glantz 2006 : 117). Brigitte Natanson (1989 : 164), qui a eu accès aux archives personnelles de Jacobo Glantz, appuie cette déclaration. Ce faisant, il s'éloigne du Judaïsme traditionnel qui s'oppose à la production d'icônes, considérée comme une manifestation d'idolâtrie (cf. Livre II de Moïse, Chapitre 20) :

Tu ne te feras point d'image taillée, ni de représentation quelconque des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas sur la terre, et qui sont dans les eaux plus bas que la terre. Tu ne te prosterner point devant elles, et tu ne les serviras point ; car moi, l'Éternel, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération de ceux qui me haïssent.

Si la mère n'est pas liée à la littérature mais toujours dépeinte en lien avec la nourriture, elle n'apparaît pas dépréciée, selon nous, dans l'autobiographie de sa fille. Dans la collecte des souvenirs qu'entreprend l'auteure, non seulement Lucia Glantz rectifie constamment les souvenirs de son mari et apporte – c'est la seule à le faire – des documents et des certificats permettant de valider l'histoire familiale, mais force est de remarquer également que les souvenirs surgissent très souvent lors des repas familiaux, dans la cuisine, pendant que l'on savoure les délicieux plats juifs. La nourriture et le geste quotidien de s'asseoir et de partager ensemble un moment facilitent, en effet, l'émergence du souvenir et renforcent les liens entre passé et présent comme ces bouchées au chocolat qu'adorait Margo Glantz durant son enfance : « había unos bocaditos de chocolate, por dentro y por fuera como los ataúdes, amenizados con nueces y con un licor que los empapaba y que bien podía ser coñac o ron. Yo les llamaba orgasmos. No lloro, nomás me acuerdo » (Glantz 2006 : 132). Dès le premier chapitre, l'auteure commence un dialogue avec ses parents en mangeant des crêpes : « prendo la grabadora (con todos los agravantes, asegura mi padre) e inicio una grabación histórica, o al menos me lo parece y a algunos amigos. Quizá fije el recuerdo. Mi madre me ofrece *blintzes* (crepas) con crema (el queso lo hace sobre todo ahora que ya no tiene un restaurant que atender » (Glantz 2006 : 21). Comme une toile de fond, chaque dialogue se fera pratiquement toujours au-

tour d'une table et Margo Glantz s'arrêtera souvent sur l'atmosphère et le rituel qui président à ces rencontres : « se oye el ruido de los cubiertos sobre el plato de *blintzes*, sobre los vasos de cristal de pepita (y los portavasos de plata), mi padre le echa cinco cucharaditas de azúcar al té » (Glantz : 23) ; « Mamá lava los platos en la cocina, luego viene y nos pide que pasemos a la mesa, está sirviendo el té. Vamos allí y mi papá prosigue entusiasmado » (Glantz 2006 : 47) ; « nos detenemos un momento. Mamá sirve sopa con tallarines, comemos, descansamos, luego sirve ternera fría con ensalada de betabeles, por fin, un postre, una especie de *strudl* con té, muy caliente » (Glantz 2006 : 69).

Les coutumes culinaires sont un élément primordial pour les communautés exilées car elles favorisent la cohésion. « Sin cocina no hay pueblo » (Glantz 2006 : 132), affirme ainsi Margo Glantz au chapitre XLIII, en lettres majuscules dans les premières éditions (Villalobos 2002 : 107). Cela montre combien l'auteure est consciente de l'étroite relation entre la nourriture et l'identité. Elle envie même ses sœurs qui connaissent tous les secrets culinaires de la mère (Glantz 2006 : 132) et ponctue donc toute son autobiographie de références à la gastronomie juive, n'arrétant pas de questionner sa mère sur la recette et l'origine de tous les plats dont les noms proviennent généralement du russe ou du yiddish. On trouve ainsi une petite vingtaine de plats auxquels le texte fait couramment allusion.¹

Parmi les aliments, le pain joue un rôle symbolique essentiel non seulement comme synecdoque de la nourriture mais également comme information au sens barthésien, c'est-à-dire un « véritable signe [...] l'unité fonctionnelle d'une structure de communication » (Châtelet 1998 : 19-20). Il n'est pas anodin que, dès le prologue, le pain s'associe à des lettres hébraïques qui le nomme : « en cambio, conocí los bellos *jales* que se ofrecían en una panadería con letras hebreas orgullosas de una mercancía trenzada que se ha agregado a nuestros panes » (Glantz 2006 : 17). Le pain, on le sait, se trouve « dans tous les pays où il appartient à la nourriture quotidienne [...] au cœur de toutes les métaphores populaires associées à la possession, à la vie : il symbolise toutes les nourritures possibles, celles des ventres et du cœur, celles du corps et de l'âme » (Châtelet 1998 : 18). Pour Margo Glantz, s'il n'y a pas de peuple sans cuisine, il n'y a pas non plus de peuple sans pain : « sin cocina no hay pueblo. Sin pan nuestro de cada día tampoco. Por eso dice Bernal Díaz refiriéndose a la tortilla «el pan de maíz que ellos hacían». Me lo sé de memoria y casi puedo decir que por mis venas corre harina, pero eso pertenece a otro

¹ Parmi ces plats, on peut citer le *tchoulent*, sorte de boudin rempli d'orge pelé, de pommes de terre, de viande de bœuf et de haricots qui est le plat traditionnel du jour du shabbat chez les Juifs ashkénazes (Glantz 2006 : 17, 136) ; les *blinis*, sorte de pancakes fourrés avec un mélange à base de fromage frais et frits dans l'huile ou le beurre (Glantz 2006 : 21, 23, 66, 142-143, 146, 220) ; le *strudel*, pâtisserie composée de fines couches de pâte feuilletée qui entourent une garniture (souvent un mélange de pommes hachées accompagnées de fruits secs) pour former un cylindre (Glantz 2006 : 69, 70, 72, 85, 86, 87, 141) ; le *bagel*, petit pain en forme d'anneau, à la texture très ferme, fait d'une pâte au levain plongé dans l'eau bouillante avant d'être passée au four (Glantz 2006 : 71) ; les *golubtsy*, choux farcis contenant de la viande hachée avec du riz et du sarrasin (Glantz 2006 : 132, 142) ; le *gefилte fish*, poisson farci, souvent une carpe, haché et bouilli avec des oignons et des carottes, puis servi entier ou sous la forme de grosses boulettes (Glantz 2006 : 133) ; le *holodietz*, sorte de gelée de pattes d'animal (Glantz 2006 : 133-134, 220) ; les *varenikis*, boulettes carrées ou en forme de croissant, élaborées avec de la pâte sans levain et fourrées de choucroute, de fromage, de pommes de terre, de chou et de viande (Glantz 2006 : 134) ; les *gribenes*, met élaboré avec les restes de poulet et des oignons (Glantz 2006 : 133-134) ; le *bortsch*, potage contenant des légumes (betterave, haricots, chou, carottes, concombres, pommes de terre, oignons, tomates et/ou champignons) et de la viande (poulet, porc ou bœuf) (Glantz 2006 : 142, 220) ; les *kreplach*, petites boulettes de viande et de purée de pommes de terre, servies dans un potage au poulet (Glantz 2006 : 150) ; les *kokleten*, hamburgers de poulet ou de viande hachée (Glantz 2006 : 83, 103).

costal » (Glantz 2006 : 132). Elle reconnaît au pain une immuabilité que les souvenirs des hommes ne peuvent garantir. Le pain semble, pour elle, le seul socle de vérité :

Dicen que la memoria «se porta a sí misma» y quizás esto se aplique también a los olvidos. Quizás haya memorias repetidas, contadas en la mente de cinco o seis maneras, apenas con variantes, como los múltiples relatos donde muere Miguel Páramo. La canasta de pan es infalible y también los dientes que han de masticarlo, panes y dientes cabalgan al unísono y acompañan siempre a los demás oficios. (Glantz 2006 : 151-152)

Pour l'auteure, peut-être plus que pour d'autres Juifs, le pain est lié intimement, par ailleurs, à la vie familiale et à l'enfance : ses parents ont, en effet, vendu du pain à l'instar d'un oncle de Margo Glantz, Guidale. A son arrivée au Mexique, Jacobo Glantz devint vendeur ambulant, de pain en particulier (Glantz 2006 : 152). Portés tout d'abord dans un coffre en rotin, les pains de Jacobo Glantz se vendirent mieux quand le jeune homme s'adapta aux coutumes locales et adopta un typique panier mexicain rond qui lui permit d'être plus réactif (Glantz 2006 : 100-101). Margo Glantz semble enfin nostalgique des moments heureux autour des fours, expliquant qu'elle a toujours rêvé « con tener una panadería y despachar panes y cada vez que le entregara a un cliente su bolsa repleta de maravillas, comer, entre miradas de soslayo, algunas de las galletitas que se desplegaban en las vitrinas, cuidadosamente arregladas para deleitar a los clientes goim o judíos » (Glantz 2006 : 18).

IV

En conclusion, contrairement à ce que semblent avancer Emy Manini (2006 : 33) et Grazyna Walczak (2008 : 52) par exemple, nous ne pensons pas que l'association constante entre Lucia Glantz et la nourriture traduise, dans *Las genealogías*, un mépris vis-à-vis de la mère. Certes le père est bien plus mis en avant mais, au final, semble se dessiner l'idée que la nourriture, tout autant que les livres, facilite la transmission de savoirs, ce qui n'étonnera personne lorsque l'on rappelle que le savoir et la saveur ont la même étymologie, le verbe latin *sapere*. Dans leur introduction à *Ecritures du repas. Fragments d'un discours gastronomique*, Karin Becker et Olivier Leplatre (2007 : 9-10) émettent à ce propos une remarque intéressante : « les deux arts sont liés à la notion du 'goût' : la gastronomie à la sensation sensuelle du goût, la littérature à une conception 'métaphorique' du goût [...] l'alimentation est un code, un système de signes, tout comme la langue et l'écriture ». Cette position se rapproche de celle de Sor Juana de la Cruz qui, dans sa « Respuesta a Sor Filotea », proclamait déjà au XVII^{ème} siècle l'importance de la cuisine, laboratoire propice à la réflexion intellectuelle et à l'écriture :

Pues ¿qué os pudiera contar, Señora, de los secretos naturales que he descubierto estando guisando? Ver que un huevo se une y se fríe en la manteca o aceite y, por contrario, se despedaza en el almíbar; ver que para que el azúcar se conserve fluida basta echarle una muy mínima parte de agua en que haya estado membrillo u otra fruta agria... Pero, señora, ¿qué podemos saber las mujeres sino filosofías de cocina? Bien dijo Lupericio Leonardo, que bien se puede filosofar y aderezar la cena. Y yo suelo decir viendo estas cosillas: Si Aristóteles hubiera guisado, mucho más hubiera escrito. (De la Cruz 1976 : 459-460).

Bibliographie

- ARACIL VARÓN, Beatriz (2003), « Margo Glantz : el rastro de la escritura (entrevista) », *Anales de literatura española* 16, 5-24.
- BACH, Caleb (2003), « A Human Body of Books », *Americas* 55, 46.
- BECKER, Karin – LEPLATRE, Olivier (2007), « Faire l'histoire de la gastronomie, c'est faire l'histoire d'une littérature », in : *Ecritures du repas. Fragments d'un discours gastronomique*, Francfort : Peter Lang, 5-11.
- CHÂTELET, Noëlle (1998), *Le corps à corps culinaire*, Paris : Seuil.
- CORTINA, Guadalupe (2000), *Invencciones multitudinarias: escritoras judíomexicanas contemporáneas*, Newark : Juan de la Cuesta.
- DE LA CRUZ, Sor Juana Inés (1976), *Obras completas IV. Comedias, sainetes y prosa*, México : FCE.
- GARCÍA PINTO, Magdalena (1991), *Women Writers of Latin America. Intimate Histories*, Austin : University of Texas Press.
- GLANTZ, Margo (2006), *Las genealogías*, Madrid : Pre-Textos.
- HALBWACHS, Maurice (1950), *La mémoire collective*, Paris : PUF.
- IGLER, Susanne (2008), « Identidades fragmentadas, fragmentos de identidad : procesos de negociaciones culturales de escritoras judeo-mexicanas », in : IGLER, Susanne – STAUDER, Thomas (éds), *Negociando identidades, traspasando fronteras. Tendencias en la literatura y el cine mexicanos en torno al nuevo milenio*, Frankfurt : Vervuert, 99-110.
- KLATZMANN, Joseph (1998), *L'humour juif*, Paris : PUF.
- MANINI, Emy (2002), *Pseudomemoirs : The Enunciation of Jewish Female Identity in Autobiographical Narrative from Mexico and Argentina*, Washington : University of Washington.
- MASTERSON, Araceli (2008), « Las genealogías de Margo Glantz : del Génesis al Distrito Federal », *Estudios interdisciplinarios de América Latina y el Caribe* 19.2, 141-156.
- NATANSON, Brigitte (1989), *Les juifs au Mexique. Portrait d'une communauté*, Rouen : Université de Rouen.
- NOUHAUD, Dorita (2005), « Issue de l'immigration, émergence d'une mémoire juive, des romans hybrides, dans la littérature mexicaine à la fin du XX^e siècle », in : EZQUERRO, Milagros (éd.), *L'hybride/lo híbrido. Cultures et littératures hispano-américaines*, Paris : Indigo, 159-171.
- ORTEGA, Julio (1985), « Margo Glantz : antes y después de los naufragios », *Sábado. Suplemento de Unomásuno*, 2 février, 6.
- OUAKIN, Marc-Alain – ROTNEMER, Dory (1995), *La bible de l'humour juif*, Paris : Ramsay.
- PÉREZ-ANZALDO, Guadalupe (2009), *Memorias pluridimensionales en la narrativa mexicana. Las mujeres judeomexicanas cuentan sus historias*, México : Ediciones Eón.
- PFEIFFER, Erna (1992), *Entrevistas. Diez escritoras mexicanas desde bastidores*, Frankfurt : Vervuert.
- RABINOVITCH, Gérard (2009), *Comment ça va mal ? L'humour juif, un art de l'esprit*, Paris : Bréal.
- RODRÍGUEZ MARCOS, Javier (2006), « Margo Glantz : una escritora de contrastes. En la escritura conviven la repulsión y la belleza », *El País*, 6 mai, 3.
- STORA-SANDOR, Judith (1984), *L'humour juif dans la littérature : de Job à Woody Allen*, Paris : PUF.

- VELEZ, Irma (2000), « Leyendo entre culturas o los confines de la liminalidad cultural en *Las genealogías de Margo Glantz* », *Feminaria* 24/25, 65-71.
- VILLALOBOS, José Pablo (2002), « Margo Glantz's Genealogical Textualization : A Chronicle of Redemption », *Bulletin of Hispanic Studies* 79.1, 95-108.
- WALCZAK, Grazyna (2008), *Pre-textos de la memoria : agencia y afirmación en cuatro escritoras mexicanas contemporáneas*, Gainesville, University of Florida.
- YERUSHALMI, Yosef Hayim (1984), *Zakhor. Histoire juive et mémoire juive*, Paris : La Découverte.

Université Jean Moulin - Lyon 3
Faculté des Langues
Département d'Etudes Hispaniques
Manufacture des Tabacs
6 Cours Albert Thomas
69008 Lyon
France
nicolas.balutet@univ-lyon3.fr